

À quelle époque de notre vie ces mémoires se sont-elles inscrites ? À quels moments, mesurés sur une horloge, notés sur un calendrier, ces expériences se rapportent-elles ? À quels événements, à quelles chroniques quotidiennes se réfèrent-elles, à quelles douleurs, à quels sols, à quels nuages ? Où sont les ruines de la guerre, les réfugiés de ces inondations, ces grottes, ces hommes noirs, sauvages, féroces ? Ces morts violentes, ces lamentations ? Où est le miel de ces abeilles ? Où sont passées les eaux antiques, où courent-elles encore, identiques ?

Ici, dans un même temps où, sans mesure, des siècles sont passés, et où dix ans, même riches en mutations, en hommes neufs et vrais, ne sont qu'un instant (et les plans de renaissance, les affaires immobilières et touristiques résonnent, comme des cris dans une caverne souterraine qui, fugaces, heurtent le sommeil millénaire de la chauve-souris suspendue dans son noir refuge de rochers), les dossiers se sont mêlés, les images de différents voyages se sont dédoublées sur ces même routes parcourues sans cesse. Ici, dans l'île des Sardes¹, chaque aller est un retour. Dans la présence de l'archaïque, toute connaissance est une reconnaissance.

Comme lorsque sur une mer calme d'été, au loin, apparaît une forme sombre dont silencieusement avec ta barque tu t'approches et que, venue du plus profond de ta mémoire, tu vois une baleine, tu la nommes, tu la reconnais sans jamais l'avoir vue auparavant,

comme si tu avais gardé son image, délicatement conservée, depuis longtemps dissimulée en toi, et dans l'instant où tu sens frémir ton cœur, tu la reconnais, parmi les choses vivantes d'aujourd'hui, telle l'apparition du berger, accompagné de son troupeau, avec son visage immémorial.

Sur un sol de roches blanchâtres éparses, se dressent à perte de vue les lys sauvages et, droites sur leurs jambes légères, les fleurs d'asphodèles. Sur les coteaux lointains des collines, les troupeaux semblent de pierre ; sous un ciel changeant, ils se déplacent insensiblement, glissant silencieusement sur les pentes solitaires. D'autres brebis, en cercle, sommeillent sous un chêne, anneaux blancs autour d'un tronc écorcé. Pierres, roches, brebis, asphodèles ont la même couleur, la même couleur légèrement blanchâtre, à peine un peu violette et grise, la couleur des soleils passés depuis des siècles, des os antiques brûlés sous le soleil. Un oiseau, soudain, se lève de terre, bat des ailes, et disparaît. De loin, depuis un arbre invisible, arrive le chant sibyllin et scandé d'un coucou.

Bel oiseau, oiseau de mer,
quand voudra-t-il m'épouser²?

Aucun autre signe de vie, ni voix humaine, ni géométrie de maisons, ni la fumée d'un foyer, n'apparaît où que l'œil se dirige, dans cette immense étendue de montagnes vertes et bleues, jusqu'aux ultimes lointains, là-bas, rendues transparents par la distance. Sur une petite hauteur, à ma gauche, se dresse une tour en pierre. C'est un nuraghe³.

Je grimpe la pente, d'autres fleurs parmi les asphodèles ondoyantes, jaunes et vertes, les fêrûles, une espèce de fenouil sauvage que l'on dit poison pour les animaux et des buissons de chardons et d'épines. Je trouve l'ouverture et je m'y précipite la tête

en avant, glissant à la manière d'un serpent dans l'étroit couloir où mon corps pénètre à grand-peine. À l'intérieur, dans la pénombre, le silence semble plus épais. Assis par terre, au milieu du cercle de ces voûtes de pierres sèches, tout autour saillantes jusqu'au faitage où le ciel se montre, j'ai l'impression d'être hors du monde, caché de tous, au sein d'une immobilité pastorale séculaire.

Cependant la Sardaigne n'est pas seulement, ou n'est plus seulement, cet espace sauvage vide d'histoire qui comble le cœur d'un délicieux et très ancien effroi : dans le monde clos de l'île, mille aspects différents se tiennent ensemble, ainsi que des conditions humaines bien diverses, des figures et des dispositions multiples, des activités et des sentiments souvent opposés, toujours difficiles à comprendre : un pays obscur fait de réserve qui refuse les lieux communs et les idées reçues, mais qui ouvre, à qui sait le regarder avec un intérêt amoureux, aux doutes sur les questions délicates, sur les naissances et les premiers mouvements, consécutifs à la stagnation du temps, où seules les nouvelles contradictions pourraient peut-être nous être utiles, tel un mince fil emmêlé de la connaissance. Une civilisation de bergers se transforme pour une part en une civilisation de paysans, au travers de luttes internes, ambivalentes et dramatiques, alors que déjà cette société paysanne se dissout dans un monde où surgissent, comme des chênes solitaires, des centres ouvriers dont le poids et l'influence pèsent sur les mœurs.

Tout est jeu, dans ces conditions élémentaires, certes pas simples, où les intérêts économiques et les motivations sociales voisinent avec les droits de civilisations divisées et l'irrationnel de certitudes magiques ; au-dessus de ces entrelacs de la contemporanéité, l'État et l'Église interviennent avec des visées et des conséquences différentes ; les partis politiques cherchent à s'adapter à cette réalité

variée et à l'influencer. Bergers, paysans, ouvriers, intellectuels, bourgeois, clercs, fonctionnaires, ce sont autant de mondes proches et séparés, entre frictions marginales et déplacements, dans une période instable, active, où la fixité compacte de la coutume s'est brisée, et différents modes d'existence se trouvent côte à côte, comme juxtaposés, si bien qu'à un visiteur pressé, immergé dans ces présences et ces distances, il peut arriver de se sentir, ou de s'imaginer, comme le fragment incohérent, parmi d'autres, d'une vie où des temps extraordinairement lointains semblent s'écouler ensemble sous le même soleil, sous le même regard noir des animaux.

À l'arrivée du continent, de la *terra manna*⁴, après une heure et demie de vol, Cagliari apparaît, pleine de ces contrastes, entre les étangs d'Elmas et les salines. C'est une très belle ville, escarpée, pierreuse, aux couleurs changeantes au milieu des rochers, d'une plaine africaine, des marais, avec une histoire toute écrite et apparente sur les pierres comme les signes du temps sur un visage : préhistorique et historique capitale des Sardes et capitale coloniale des Aragonais et des Piémontais ; l'une des plus détruites par les bombardements de la dernière guerre, et en peu d'années l'une des plus reconstruites.

Cagliari a été reconstruite, me disent-ils, avec l'argent et le travail des habitants de Cagliari : situation bien différente de ce qui a été coulé dans le bronze au cœur de la ville. Ici se dresse la statue du roi Carlo Felice, travesti à l'antique romain, avec une toge et un manteau d'hermine ou peut-être d'agneau, le bras tendu pour haranguer, ou protéger, ou bien bénir comme un saint. Ce roi très aimant est encore confondu, me raconte-t-on, avec une image sacrée par les bergers et les femmes de la montagne, qui s'agenouillent devant lui quand ils descendent pour vendre la laine et le fromage ou faire des achats.

ICI COMMENCE LA ROUTE
DE CAGLIARI À PORTO TORRES
DÉCRÉTÉE ET SUBVENTIONNÉE PAR
LE ROI CARLO FELICE
DONT ICI SE DRESSE
L'IMAGE EN BRONZE

La route fut payée par le roi, avec son propre argent ; la statue fut portée à Cagliari par des artilleurs commandés par Carlo Boyl, leur colonel, mais les pierres de sa base annoncent le contraire :

VOTÉE PAR LE PARLEMENT SARDE
EN 1827
TERMINÉE EN 1833
AVEC L'ARGENT DE L'ÉTAT
LA SARDAIGNE RECONNAISSANTE SE SOUVIENT
DU ROYAL BIENFAIT

Nous aussi, nous nous engagerons, suivant le geste protecteur de la main du roi, le long de la route qui conduit vers le nord et qui s'appelle, bien entendu, la Carlo Felice, depuis qu'il avait daigné en faire don à sa terre colonisée, au milieu des mers, où, par des circonstances bien indépendantes de sa volonté, il se trouvait habiter.

D'ailleurs, les Piémontais étaient pratiquement parvenus à créer un style colonial (me fait remarquer l'ami, historien savant, avec lequel je me promène), dont les seuls exemples, simples et réussis, se trouvent ici. Il y a un dix-septième colonial piémontais très gracieux, d'une grâce exotique et transplantée, un peu comme les églises espagnoles d'Amérique du sud : un exemple plaisant peut

en être admiré dans une petite église de la via Torino, un petit balcon haut sur l'arc, presque en face de l'hôtel « La Scala di Ferro ». (Le style colonial du dix-huitième est moins gracieux; il est essentiellement fait d'arcades, et son type sarde existe presque uniquement sur la via Roma, la voie principale qui court le long du littoral : ici c'est encore un style pur, tandis que le colonial piémontais construit à Rome, après les années soixante-dix, se perd dans une mer d'architecture, se laisse corrompre et coloniser à son tour.)

J'entre au Scala di Ferro où je m'arrête pour déjeuner, poussé par la curiosité de retrouver un lieu fixé pour toujours dans les pages d'un livre qui, même s'il peut paraître peu heureux dans ses thèses, est pourtant riche d'une autorité poétique et visionnaire, pouvant servir, paradoxalement, de guide ou d'aide mémoire, *Mer et Sardaigne* de D. H. Lawrence. L'hôtel est resté debout entre les bombes : au-dessous, les ruines d'un Forum récent s'offrent au regard, un théâtre détruit. Il y a ici quelque chose de sympathique : dans le jardin sont étendus les maillots de la glorieuse équipe de football, avec les numéros blancs cousus; à côté de la cuisine depuis une poutre pend un jambon noir de fumée, une patte entière de la bête. On la conserve pour distinguer le sanglier du cochon. C'est un jambon de montagne, le plus délicieux qu'il soit possible de trouver, me dit le patron, et il ajoute, ironique et souriant : il vient du pays des brigands. Dans l'entrée des groupes de jeunes s'appêtent à passer la journée et l'ennui provincial à une petite table, dans de longues et obstinées parties de cartes.

Désormais nous ne voyons que peu de décombres; des quartiers entièrement neufs s'allongent vers la mer : la ville s'est agrandie. Proches les uns des autres, on trouve les monuments historiques, l'église des Parlements, le petit palais espagnol de Carlo V, la

préfecture piémontaise, l'Évêché; un peu plus haut, devant une maison ouverte en ruines, paradis des enfants qui ont dessiné et peint des figures magiques, des garçons jouent avec un feu de brindilles. Plus haut l'Arsenal s'est écroulé : la façade vide, à quelques pas de la carrière de la tour pisane et des cellules destinées aux prisonniers « *ægrotantibus* » taillées dans la roche grâce à la bienveillance d'un roi du Piémont, ressemble à une scène antique parfaite.

Plus bas, la Promenade couverte, elle aussi en partie écroulée : mais dans ce dernier exemple cagliaritaïn, d'un style colonial déjà tardif, corrompu au contact de l'académie italienne et des premiers ferments classico-impériaux, se sont installées depuis des mois trente-sept familles ayant perdu leur maison à cause des inondations d'octobre dernier, lors de l'automne de 1951, si pluvieux et si destructeur. C'est le spectacle désormais trop habituel de l'après-guerre : des cloisons de bois et de fer-blanc, des meubles entassés et le fourmillement des enfants. Alors que d'autres familles habitent dans des grottes, comme à Rome viale Tiziano sous les Parioli, ou derrière le Campidoglio ou entre les arches des aqueducs : mais les grottes de Cagliari sont peut-être plus impressionnantes que celles de Rome et sans doute aussi anciennes que celles de Matera. Je les trouve au-delà du Buoncammino (qui est le nom de la prison, tout comme « Bonaria » était le lieu de la malaria), sur une colline de rochers située au-dessus du quartier ouvrier de Sant'Avendrace. C'est une montagne creusée, trouée, décharnée, brûlée par le soleil; une sorte de méchant et grandiose désert du sud, où, comme les ermites de la Thébaïde, des hommes et des femmes se sont terrés ici et là, où des enfants naissent et meurent.

Même le Théâtre romain, creusé avec ses grandes marches de pierre dans le flanc d'une montagne âpre, fourmille de personnes

terrées dans des trous, dans les *cubiculum*s autour de la scène, dans chaque creux de cette rocailleuse et solennelle merveille. On peut y descendre par des sentiers escarpés comme en montagne : mais les trous des portes sont numérotés, de la même manière que ceux des grottes du quartier Flaminio à Rome. « Nous sommes numérotés, nous sommes numérotés, pour ne pas nous perdre », me crie une fillette noire qui s'aperçoit que je l'observe. Des symboles néo-fascistes et monarchiques ont été fixés sur une porte : c'est vers eux que vont les espérances des troglodytes. L'ami qui m'accompagne s'arrête pour les regarder et voudrait les photographier : mais de l'obscurité de la grotte sort, en caleçon, un homme à l'aspect féroce, la poitrine poilue et les bras tatoués, qui le menace : « je ne veux pas qu'on photographie ma femme. Foutez le camp, ils viennent ici photographier nos femmes et puis ils les affichent sur les murs, ces communistes. Photographiez ce que vous voulez, mais pas ma famille, ni moi non plus ».

Dans une autre grotte les femmes sont moins réticentes et amènent elles-mêmes leurs enfants afin que mon ami les photographie. Le sol s'ouvre en crevasses noires, en petits précipices d'où des enfants surgissent comme des chenilles. Une femme raconte que son mari l'avait bastonnée parce qu'elle s'était laissée photographier et qu'ils l'avaient affichée sur le mur, mais ça ne lui déplairait pas de renouveler l'expérience.

Du côté opposé à l'amphithéâtre, depuis un trou numéroté apparaît une vieille, sombre, vêtue de haillons noirs, la tête enveloppée dans un voile noir, les jupes, les tabliers, les chaussettes et les chaussures noires, avec au doigt une bague noire faite d'un lambeau de chiffon enroulé ; elle lève les bras au ciel hurlant une plainte, comme une actrice folle du théâtre classique sur ce plateau en ruines. Elle

crie l'incohérente histoire de la mort de son fils, à l'hôpital, à cause d'une pneumonie. Cela doit être une scène habituelle : aucun voisin des grottes ne semble s'en émouvoir, ils se moquent même d'elle en riant, et l'incitent à poursuivre ses plaintes. Un vieux de Belluno, vêtu de hardes rafistolées, l'encourage avec des cris en frioulan mêlés de sarde, pendant que de petits chiens bâtards aboient et se poursuivent sur les gradins.

Nous quittons ce spectacle, ces rires et ces cris. Une femme nous suit pour nous demander une photographie. Il y a quelques mois que nous sommes ici, nous dit-elle. Avant nous étions à Teulada. Nous sommes partis de là-bas parce qu'il y avait de mauvaises personnes, il y avait des communistes. De Teulada, nous sommes venus ici, et nous nous sommes installés dans les grottes. Alors que nous montons pour sortir de l'amphithéâtre, vers la maladroite statue de frère Ignazio de Laconi (un frère trapu, nain, avec une grande barbe hirsute qui se tient en haut du talus et tourne le dos aux ruines), un jeune en tee-shirt court à notre rencontre, descendant très vite, puis subitement disparaît dans un trou, comme une souris.

Mon ami voulait aller voir les vêtements anciens et les bijoux de grande valeur qui lui avaient été indiqués comme appartenant à la collection d'une très riche possédante, habitante d'un village des alentours de Cagliari : donc nous sortîmes de la ville.

Dès l'immédiate banlieue, les routes deviennent mauvaises, mais les maisons sont belles dans la simplicité de leur architecture populaire, où dominent la couleur tendre des briques de terre crue et de paille, les enduits gris, rosés ou jaunâtres. Il s'agit de maisons basses aux grandes portes de bois portant, sculpté au centre, une espèce de soleil couronné de rayons. Au passage, depuis ces portails mi-clos, on entrevoit les jardins intérieurs, entourés de voûtes à l'identique des patios espagnols, des murs peints et des fleurs cultivées avec soin. Dans ces cours cachées une vie secrète se déroule, une vie de famille paisible, hors du temps. C'est l'antique royaume des femmes, matrones invincibles, cuirassées dans leurs vêtements traditionnels.

Un village suit l'autre : Pirri, Monserrato, Quartu, Quartuccio, Selargius, tous très proches, mais construits loin non seulement de la route irrégulière mais aussi du passage du temps, ici invisible, alors que le port de Cagliari et les salines se montrent, à deux pas derrière nous. Les affiches électorales annoncent dans chaque village les discours des hommes politiques les plus connus du continent. Nous traversons des étangs, nous montons une courte pente sous le ciel noir d'un orage imminent, dans une campagne aux couleurs inattendues, le vert blanchâtre des haies des figuiers de

barbarie qui délimitent les propriétés, et le blanc lointain des rochers et de la ville, et de blanches collines de sel comme une Afrique imaginaire.

Alors que l'après-midi est désormais bien avancé, nous arrivons sur la place d'un grand village. Une foule joyeuse de paysans bien vêtus et de femmes attend ici le discours proche d'un orateur libéral célèbre. Nous cherchons la maison de Madame Efsia, la riche propriétaire des costumes et des bijoux. Par un grand portail de bois, orné d'un soleil rayonnant, nous entrons dans une première cour, jardin aux fleurs écarlates, plantée d'orangers. Sous le portique au fond, une porte donne sur une pièce qui semble être celle de la gardienne d'une maison de maître. Sur le seuil se tient, assise, une vieille en tenue, en modeste tenue de travail. Mon ami pense qu'il s'agit de la concierge et lui demande si la Signora Efsia est bien là, et, suite à sa réponse affirmative lui remet la lettre de présentation dont il était pourvu. La vieille nous fait entrer dans la pièce, nous demandant d'attendre que sa belle-fille arrive, et reste avec nous, la lettre à la main. C'est alors seulement que nous comprenons qu'il s'agit de la Signora Efsia, la riche propriétaire de plusieurs centaines d'hectares de terre tout autour du village et des plus rares costumes de la région qui, ne sachant pas lire, attend les services de sa belle-fille. Je la lui lis moi-même, et cette femme, avec une cordialité simple et directe nous parle de ses « gloires », et alors que sa belle-fille et ses serviteurs arrivent, elle donne des ordres à chacun avec le naturel d'une châtelaine. C'est une vieille petite et robuste, au large visage, et immémorial, modeste mais habitée d'une paisible autorité spontanée. Elle possède de nombreux bijoux, explique-t-elle, parce qu'elle était fille unique, que sa mère l'était également, ainsi que sa grand-mère, qu'il n'y eut ainsi ni division ni dispersion

d'un patrimoine, qui s'agrandira régulièrement par l'acquisition de nouveaux biens. Quand une femme se marie elle reçoit, si elle est fille unique ou l'aînée, les ors des costumes de sa mère, au moins un kilogramme d'or ouvragé.

En attendant les coffrets de bijoux, nous découvrons de l'autre côté de la pièce un second jardin, plus intérieur et caché, immense, planté de citronniers et d'orangers. Dans l'ombre noire de ces agrumes des poules se promènent, des draps de lin sont tendus entre les arbres, de jeunes servantes aux pieds nus, aux visages de chèvres, aux yeux noirs et luisants, courent ici et là, portant de jeunes enfants dans leurs bras. C'est le lieu tranquille, imperturbable, d'un pouvoir féminin secret. Les boîtes qui contiennent les ors arrivent, de pauvres boîtes à biscuits de fer-blanc, à l'intérieur, en vrac, se trouvent les lourdes splendeurs des costumes traditionnels, les boucles, les boutons, les épingles, les colliers, les boucles d'oreilles, les ceintures, les filigranes. Afin de pouvoir en voir d'autres, et admirer toilettes et brocards, la Signora Efsia, prévenante, veut nous accompagner chez sa fille, mariée, à qui elle a déjà confié les plus belles pièces. Elle nous quitte pour se vêtir d'une jupe plissée rouge et marron ; nous sortons ensemble dans la rue du village, une longue descente. La Signora Efsia, petite et grosse, marche entre nous : nous nous apercevons que nous escortons une reine archaïque à travers le village de ses sujets, la vieille reine d'un village mycénien ou d'une petite île grecque, qui marche fière et bienveillante sur une route disloquée. Depuis le seuil des maisons arrivent des saluts, auxquels la Signora Efsia répond, les paysans donnent le bonsoir à leur dame qui avance entre nous d'un pas qui possède le rythme et la mesure d'un autre temps.

Alors que s'allument les premières lumières et que s'envolent les derniers mots des meetings sur les places des villages, nous rentrons

en ville. La jeune belle-fille de Madame Efsia nous avait raconté comment on pouvait décider des votes du personnel avec le choix des préférences ou avec le système qui consiste à leur faire écrire le nom d'une personne qui n'est pas candidate. La jeune femme disait que cela ne lui semblait pas juste, mais qu'on faisait ainsi. Nous pensions à Carbonia, où nous nous trouvions les jours précédents, à cette ferveur de liberté et d'affirmation de l'être humain, dans un lieu si abstrait et si ingrat, comme une création artificielle, où en peu d'années était apparu, à partir d'un groupe, fait de bric et de broc, d'ouvriers agricoles au chômage et de paysans, un prolétariat industriel, moderne, de première qualité, cinquante siècles après le monde de la Signora Efsia.

Le lendemain nous partîmes pour le nord. Croyant qu'ils avaient été déjà chargés, j'oubliais à Cagliari, sans m'en apercevoir, mes bagages dans l'entrée de notre agréable hôtel, proche de la gare (peut-être distrait du présent par la cohabitation des époques ou par le désir inconscient de rester ici, de ne pas m'en aller). À travers la campagne du Campidano mouillée par la pluie de la nuit, sous un ciel clair et gris de nuages fugitifs, l'automobile nous emportait rapidement sur la route Carlo Felice. Posé sur une borne, immobile dans les premières lueurs du jour, un hibou nous regarda passer : quand nous descendîmes pour l'observer, il s'envola et disparut aussitôt. Déjà apparaissait, sur un monticule à notre gauche, le premier nuraghe, le nuraghe Piscu.

À l'intérieur du nuraghe, l'ombre et le silence règnent, ainsi que, naturellement, sans même l'intervention de l'imagination, ou un effort de raison, la sensation physique d'être dans un ailleurs, dans une région inconnue d'avant l'enfance, pleine d'animaux et de grandeurs sauvages. Bien protégés par ces murs gigantesques, on ressent cependant les terreurs inconnues, le sens de l'antique cruauté de ces hommes archaïques, barricadés dans ces tours, au sein d'une nature sauvage. La démesure de ces pierres, cette vingtaine de voussoirs en saillie qui ferment le cercle des murs, est bien loin de notre mesure, elle est gigantesque. La forme de l'ouverture, ni porte ni embrasure, mais fissure étroite, à un mètre du sol, qui contraint à s'y glisser à l'horizontale, donne le sentiment qu'on ne pouvait pénétrer ou ne sortir que mort de ces étranges édifices disséminés parmi les montagnes de la Sardaigne, témoignages de sa plus antique civilisation.

J'étais allongé sur le sol pour contempler, depuis le fond de la cavité, dans un silence profond, le ciel rond, comme du fond d'un puits, du fond sombre du puits de la mémoire, et les nuages gris emportés par les vents. Les amis étaient restés dehors. Giovanni, jeune expert en archéologie, étudiait les caractéristiques des nuraghes, traçant sur le papier le plan du nuraghe et de ses tours annexes, désormais disparues mais encore reconnaissables à la trace de leurs bases; et Federico, jeune et illustre historien, lui apportait son concours dans cette besogne. Mais à l'intérieur de ce double cercle de murailles on n'entendait plus leurs voix, ni leur plaisanteries archéologiques sur un célèbre chercheur, désormais décédé, que le roi numismate Vittorio Emanuele III caressait, séduisait et

faisait asseoir sur ses genoux pour l'amener à lui offrir les pièces de monnaie trouvées dans les fouilles et destinées aux musées. Je n'entendais plus leurs voix ni leurs plaisanteries, quand soudain je vis apparaître, sombre sur le ciel, au bord supérieur du nuraghe, le visage de Vittoria, cheveux et vêtements agités par le vent, qui, riant, me saluait comme une apparition hors du temps. C'était la puérile et espiègle épouse de Federico, qui, une fois grimpée à l'extérieur du nuraghe, de là-haut, heureuse du vent et de la solitude, me jetait joyeusement, comme pour me réveiller, de tout petits cailloux ramassés par terre. Ce monde archaïque et cruel ne soulevait dans mon âme aucun signe de terreur, mais au contraire une joie infantile de découvertes, d'espaces et de mystères dévoilés.

La même chose, pensais-je, avait déjà eu lieu la veille, alors que nous parcourions rapidement les landes désertes du Sulcis. À Domus de Maria, un village pauvre, non loin du cap Spartivento, nous nous étions arrêtés pour regarder les maisons, mesures de briques crues, de boue et de paille, pétries et séchées au soleil. Devant chaque cabane il y avait des constructions rondes, coupoles de terre brute et sèche, quelques-unes d'entre elles avaient sur le sommet des traces de chaux blanche. C'était des fours à pain, petits dômes au milieu de minuscules maisons qui, par leurs couleurs, ne se distinguaient ni de la terre ni des habitations, et dont les surfaces craquelées évoquaient des termitières fantomatiques au sein d'un désert.

« Regarde, elles ressemblent à des maisons de fourmis », avait crié Vittoria, désignant avec sa tendresse enthousiaste ces fours primitifs. Mais de l'intérieur de la maison un paysan l'avait entendue, offensé, il restait sur le seuil de sa porte nous regardant de manière peu aimable, car, à juste titre, il n'aimait pas être observé et jugé par

des yeux étrangers. Il fallut une longue conversation avec Giovanni, en sarde, pour l'apaiser : il nous ouvrit alors sa porte et nous fit découvrir la modeste pièce, au sol de terre battue, où il vivait, avec le bois pour le feu, les animaux et la paille, et des outils très anciens nécessaires au travail et à la vie quotidienne. Dans un coin, un étrange dispositif de pierre : une meule pour le grain, d'une forme jamais vue jusqu'alors, peut-être restée là, intacte dans son apparence, à travers des milliers d'années.

Tôt le matin, nous étions partis de Cagliari, par la route qui passe entre les salines et la mer, et rapidement, après quelques kilomètres en plaine, passé le premier nuraghe qui, sur la droite, semblait indiquer une frontière temporelle, la campagne s'étendait, insolite dans une dominante de terre rouge et de fleurs, entre les verts blanchâtres et poussiéreux des herbes et des feuillages, entre la fierté des haies de figuiers de barbarie blancs-bleuâtres, et les étendues d'euphorbes rouges, entre des collines et des sommets couverts de roches bizarres et de végétations bizarres, comme dans un paysage illusoire de Jérôme Bosch, où dans chaque pierre se niche un petit monstre et dans chaque arbre se métamorphose un démon.

Ici, des oiseaux vivent par millions, les grives de Capoterra sont vendues par bouquets de huit, les *pillonis de taccula*⁵. Parmi ces collines se trouve le premier village, les premières maisons de briques cuites et de paille : c'est Sarroch, où sur un marché pauvre des femmes se rassemblent autour d'un unique panier de sardines. On pénètre ensuite sur de larges étendues de terres, toujours plus désertées par l'homme. On croise seulement quelques chars lentement traînés par des bœufs, *su carru a boi*, si différents des chars siliens, rapides, peints, colorés, scintillants dans leur course éternelle sous le soleil. On rencontre, ou on perçoit de loin, sur les pentes, un